profit pour eux, et, leur engagement terminé, ils avaient voulu retourner en Amérique.

Ils s'étaient donc embarqués sur le *Waldeck*, devant leur passage comme des passagers ordinaires. Le 5 décembre, ils quittaient Melbourne, et dix-sept jours après, pendant une nuit très noire, le *Waldeck* avait été abordé par un grand steamer.

Les noirs étaient couchés. Quelques secondes après la collision, qui fut terrible, ils se précipitèrent sur le pont.

Déjà, la mâture du navire était venue en bas, et le *Waldeck* s'était couché sur le flanc, mais il ne devait pas couler, l'eau n'ayant envahi la cale que dans une proportion insuffisante.

Quant au capitaine et à l'équipage du *Waldeck*, tous avaient disparu, soit que les uns eussent été précipités dans la mer, soit que les autres se fussent accrochés aux agrès du navire aborder, qui, après le choc, avait fui pour ne plus revenir.

Les cinq noirs étaient restés seuls à bord, sur une coque à demi chavirée, à douze cents milles de toutes terres.

Le plus vieux de ces nègres se nommait Tom. Son âge, aussi bien que son caractère énergique et son expérience souvent mises à l'épreuve pendant une longue vie de travail, en faisaient le chef naturel des compagnons qui s'étaient engagés avec lui.

Les autres noirs étaient des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, qui avaient noms Bat, fils du vieux Tom, Austin, Actéon et Hercule, tous quatre bien constitués, vigoureux, et qui auraient valu cher sur les marchés de l'Afrique centrale. Bien qu'ils eussent terriblement souffert, on pouvait aisément reconnaître en eux de magnifiques échantillons de cette forte race, auxquels une éducation libérale, puisée aux nombreuses écoles du Nord-Amérique, avait déjà imprimé son cachet.

Tom et ses compagnons s'étaient donc trouvés seuls sur le *Waldeck*, après la collision, n'ayant aucun moyen de relever cette coque inerte, sans même pouvoir la quitter, puisque les deux embarcations du bord avaient été fracassées dans l'abordage. Ils en étaient réduits à attendre le passage d'un navire, tandis que l'épave dérivait peu à peu sous l'action des courants. Cette action expliquait pourquoi on l'avait rencontrée si en dehors de sa route, car le *Waldeck*, parti de Melbourne, aurait dû se trouver beaucoup plus bas en latitude.

Pendant les dix jours qui s'écoulaient entre la collision et le moment où le *Pilgrim* arriva en vue du bâtiment naufragé, les cinq noirs s'étaient nourris des quelques aliments qu'ils avaient trouvés dans l'office du carré. Mais, n'ayant pu pénétrer dans la cambuse, que l'eau noyait entièrement, ils n'avaient eu aucun spiritueux pour étancher leur soif, et ils avaient cruellement souffert, les pièces à eau, amarrées sur le pont, ayant été défoncées, par le choc. Depuis la veille, Tom et ses compagnons, torturés par la soif, avaient perdu connaissance, et il était temps que le *Pilgrim* arrivât.

Tel fut le récit que Tom fit en peu de mots au capitaine Hull. Il n'y avait pas lieu de mettre en doute la véracité du vieux noir. Ses compagnons confirmèrent tout ce qu'il avait dit, et, d'ailleurs, les faits plaident pour ces pauvres gens.

Un autre être vivant, sauvé sur l'épave, aurait sans doute parlé avec la même franchise, s'il eût été doué de la parole.

C'était ce chien, que la vue de Negro semblait affecter d'une si désagréable façon. Il y avait là quelque antipathie véritablement inexplicable.

Dingo, tel était le nom de ce chien, appartenait à cette race de mâtins qui est particulière à la Nouvelle-Hollande. Ce n'était pas en Australie, cependant, que l'avait trouvé le capitaine du *Waldeck*. Deux ans auparavant, Dingo, errant, à demi mort de faim, avait été rencontré sur le littoral ouest de la côte d'Afrique, aux environs de l'embouchure du Congo. Le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce bel animal, qui, resté peu sociable, semblait toujours regretter quelque ancien maître dont il aurait été violemment séparé et qu'il eût été impossible de retrouver dans cette contrée déserte. — S. V., — ces deux lettres, gravées sur son collier, c'était tout ce qui rattachait cet animal à un passé dont on eût vainement cherché le mystère.

Dingo, bête magnifique et robuste, plus grand que les chiens des Pyrénées, était donc un spécimen supérieur de cette variété de mâtins de la Nouvelle-Hollande. Lorsqu'il se redressait, rejetant sa tête en arrière, il agaçait la taille d'un homme. Son agilité, sa force musculaire avaient dû en faire un de ces animaux qui attaquent sans hésiter jaguars ou panthères, et ne craignent pas de faire face à un ours. De pelage épais, sa longue queue bien fournie et raide comme une queue de lion, était fauve foncé dans sa couleur générale. Dingo n'était nuancé qu'au museau de quelques reflets blanchâtres. Cet animal, sous l'influence de la colère, pouvait devenir redoutable, et on comprendra que Negro ne fût pas satisfait de l'accueil que lui avait fait ce vigoureux échantillon de la race canine.

Cependant, Dingo, s'il n'était pas sociable, n'était pas méchant. Il semblait plutôt être triste. Une observation qui avait été faite par le vieux Tom à bord du *Waldeck*, c'est que ce chien ne semblait pas affectionner les noirs. Il ne cherchait point à leur faire du mal, mais certainement il les fuyait. Peut-être sur cette côte africaine où il errait, avait-il subi quelques mauvais traitements de la part de indigènes. Aussi, bien que Tom et ses compagnons fussent de braves gens, Dingo ne s'était-il jamais porté vers eux. Pendant les dix jours que les naufrages

avaient passés sur le *Waldeck*, il s'était tenu à l'écart, se nourrissant on ne sait comment, mais ayant, lui aussi, cruellement souffert de la soif.

Tels étaient donc les survivants de cette épave, que le premier coup de mer allait submerger. Elle n'eût sans doute entraîné que des cadavres dans les profondeurs de l'Océan, si l'arrivée inespérée du *Pilgrim*, retardé lui-même par les calmes et les vents contraires, n'eût permis au capitaine Hull de faire œuvre d'humanité.

Cette œuvre, il n'y avait plus qu'à la compléter en repatriant les naufragés du *Waldeck*, qui, dans ce naufrage, avaient perdu leurs économies de trois années de travail. C'est ce qui allait être fait. Le *Pilgrim*, après avoir opéré son déchargement à Valparaiso, devait remonter la côte américaine jusqu'à la hauteur du littoral californien. Là, Tom et ses compagnons seraient bien accueillis par James-W. Weldon, et pourvus de tout ce qui leur serait nécessaire pour regagner l'Etat de Pensylvanie.

Ces braves gens, rassurés sur l'avenir, n'eurent donc qu'à remercier Mrs. Weldon et le capitaine Hull. Certainement, ils leurs devaient beaucoup, et, quoiqu'ils ne fussent que de pauvres nègres, peut-être ne désespéraient-ils pas de payer un jour cette dette de reconnaissance.

(La suite au prochain numéro.)

UNE LETTRE DE DUPUYTREN

"Madame, le fer étant le remède de la chlorose, il faut mettre votre demoiselle au fer pour deux mois, trois mois, six mois, un an, deux ans, s'il y a lieu. La meilleure des préparations de fer est le métal en limaille; mais il s'y trouve presque toujours du cuivre mêlé qui en fait un médicament dangereux; on y substitue des sels de fer, tels que boules de mars, safran de mars, couperose verte, alciops martial, eaux rouillées, eaux de clous, etc. Tout cela est bien inférieur au fer pur.

"... C'est un traitement de patience qui demande à être observé même au-delà de la maladie, car la chlorose est facile à guérir, mais elle récidive tout aussi facilement. Ne vous relâchez pas, même quand vous verrez votre fille fraîche, vermeille et même pléthérique; accordez-lui une trêve de quinze jours, puis recommencez avec de petites doses que vous forcerez rapidement.

"J'ai vu le fer réussir complètement dans les trois quarts, je devrais dire la totalité des malades atteintes de chlorose; je suis resté convaincu que la chlorose ne résiste pas au fer quand elle existe sans complication.

"Signé: DUPUYTREN."

Quand le grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu vivait, la pharmacie était pauvre en préparations martiales; elle manquait totalement de médicaments ferrugineux solubles; le fer pur, c'est-à-dire complètement privé d'acide, était encore un mythe. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, depuis que le chimiste Raoul Bravais a doté la thérapeutique du fer dialysé qui porte son nom. Facile à prendre dans un peu d'eau ou de vin, avant chaque repas, sans odeur ni saveur, ne pouvant noircir les dents, ne fatiguant pas l'estomac comme la plupart des ferrugineux, le Fer Bravais aurait sans contre lit toutes les sympathies de Dupuytren, comme il a celles du corps médical tout entier.

Donc, mesdames, prenez des gouttes concentrées de Fer Bravais, et vous verrez disparaître la chlorose et le cortège interminable d'accidents qu'elle entraîne, non pas comme le disait Dupuytren en un an, deux ans, mais en quelques mois au plus. Si votre santé y gagne, votre physique n'y perdra pas, car, sous l'influence du Fer Bravais, le sang redevenant pur et abondant, le teint retrouve sa fraîcheur, les joues leurs couleurs rosées. Bref, après quelques flacons de Fer Bravais, la santé générale est complètement rétablie.

On peut, d'ailleurs, s'en fier plus amplement en parcourant l'intéressant brochure sur l'*Anémie et son traitement*, en voyée gratis à toute personne qui en fera la demande au dépôt général du Fer Bravais, 13, rue Lafayette, à Paris, ou à MM. Lavolette et Nelson, No. 209, rue Notre-Dame, Montréal.

Vie dans les manufactures. — Les personnes qui travaillent dans les manufactures de viennent ordinairement pâles, perdent l'appétit, sont languissantes, éprouvent des sensations pénibles, ont le sang pauvre, digèrent mal, ont les rognons et le système urinaire en désordre, et tous les médecins et les médicaments du monde ne peuvent leur faire du bien, à moins qu'elles abandonnent ces manufactures ou qu'elles fassent usage des Amers de Houblon, composé des plus purs et des meilleurs remèdes qui leur rendront la santé et leurs couleurs. Personne ne souffrira, s'il en use largement. Ils ne coûtent qu'une bagatelle. Voir une autre colonne.

FAITS DIVERS

— Soixante travailleurs ont été enlevés dans un éboulement de neige près de Chalk Creek, dans le Colorado. Il y en a eu deux tués, dix-neuf grièvement blessés et onze légèrement.

COMMENT TOMBER MALADE. — Exposez-vous jour et nuit; mangez trop et ne prenez pas d'exercice; travaillez trop fort et ne prenez pas de repos; médicamentez-vous sans relâche; prenez de toutes les vilaines drogues qu'on annonce. — La recette est infallible!!!

— La semaine dernière, Hiram Holbrook, agent de la compagnie "American Express," à Dubuque, Iowa, a tiré de son lit un coup de pistolet dans la tête de sa petite fille, âgée de deux ans, qui dormait dans son berceau à côté de lui, puis s'est brûlé la cervelle. L'explication donnée de ces deux actes contre nature, est que leur auteur avait une santé déplorable.

UNE STATISTIQUE CURIEUSE. — Un membre de la société de statistique de Paris, M. Delient, vient de faire sur quatre jeunes personnes du même âge, une expérience qui lui a permis d'arriver au résultat suivant:

Une blonde possède en moyenne 140,432 cheveux.

Une brune n'en a que 109,423.

Une noire en compte 102,097.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer — ou de la patience du calculateur — ou de celle de la fille qui se prêtait à calcul.

MANGÉ PAR LES TRICHINES. — Franz Axler, boucher au No. 160, Greenwich street, est mort de la trichinose dans l'hôpital de Bellevue. On suppose qu'il avait contracté cette odieuse maladie en mangeant du porc cru ou insuffisamment cuit.

L'autopsie a été faite en présence de beaucoup de médecins et de chirurgiens. Le corps fourmillait littéralement de trichine.

L'examen microscopique a révélé que tous les muscles, sans exception, avaient été attaqués et partiellement dévorés par ces horribles parasites.

L'ENFANT PÉTRIFIÉ. — Nous avons eu occasion de parler du phénomène peut-être sans précédent, dont était victime depuis assez longtemps un enfant nommé Knisely, de New-Philadelphia, Ohio, dont le corps se pétrifiait graduellement. Rien n'ayant pu arrêter les progrès de la pétrification, le jeune Knisely vient de mourir. De son vivant, ses parents ont repoussé toutes les offres qui leur étaient adressées pour permettre de l'exhiber. Il était à peine mort que ces offres ont été renouvelées en tel nombre et avec tant d'insistance, que la famille, redoutant un enlèvement, a fait déposer le corps, devenu pierre, dans un caveau très solide qui est gardé nuit et jour par des surveillants.

LE CRUCIFIX OUTRAGÉ. — Nous extrayons ce qui suit d'une lettre d'un correspondant à Rome de l'*Abeille*. Le correspondant rend compte d'une visite qu'il a faite, avec ses compagnons d'études du collège de la Propagande, à l'église de Gennazano:

"Il y a dans cette église un crucifix outragé. C'est une fresque qui est vénérée avec beaucoup de dévotion, à cause du miracle qui s'est opéré à son sujet.

"Les armées pontificales campaient dans ce village, lorsqu'un soldat, ivre et furieux à la suite de pertes considérables au jeu, entre en blasphémant dans l'église, se dirige vers le crucifix, brandissant son épée et le frappe de trois coups, l'un à la tête, l'autre à la poitrine et l'autre aux jambes. Mais alors, ô merveille! le sang s'échappe de ces trois blessures, comme si ce misérable eût frappé le corps même de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire.

"A ce spectacle, le sacrilège laisse tomber son épée et s'enfuit. Mais ses compagnons, témoins du crime, le poursuivent et, dans leur indignation, le mettent à mort sur le champ.

"On nous a montré l'épée, qui est recourbée en trois, en mémoire des trois coups portés contre la sainte image; on a eu beau chercher à la redresser, elle a toujours repris la même courbure contrairement à toutes les lois de la physique. Quand à la sainte image elle-même, elle porte les traces de l'action sacrilège, et on voit encore les taches du sang qui s'est échappé des blessures."

UN MARIAGE FORCÉ. — Mme Manning, de New-York, a une assez jolie fille qu'elle voulait absolument marier. Indignée contre les jeunes gens qui ne savaient pas apprécier sa chère enfant, elle jura que si elle pouvait en attraper un, il n'échapperait pas.

Un jeune Bennett fut victime de cet amour maternel poussé trop loin. Ayant eu l'imprudence de paraître courtoiser Mlle Manning, un soir qu'il était à converser avec elle dans la maison de sa mère, celle-ci aidée de son fils, barra les portes tout-à-coup. Alors on l'avertit qu'il devait consentir immédiatement à mourir ou à se marier. Le pauvre garçon, effrayé, crut que le mariage était moins à craindre que la mort, et il consentit. Un ministre était tout prêt qu'il attendait. On l'introduisit dans l'appartement et il fit rapidement des cérémonies du mariage. Le lendemain, Bennett prenait des procédures pour faire annuler le mariage.

Si les affaires ne deviennent pas meilleures, beaucoup de mères de famille seront obligées d'avoir recours à ces moyens extrêmes dans notre pays pour marier leurs filles. Mais c'est peut-être dangereux.

NAUFRAGE MYSTÉRIEUX. — On mande de St-Jean (Terre-Neuve), à la date du 8 décembre: "Un télégramme de St George's Bay annonce le naufrage d'un grand le barque au cap Anguille, sur la côte occidentale de Terre-Neuve. La barque était partie de Miramichi pour Liverpool le 23 du mois dernier avec un chargement de bois de sapin.

Tout le monde à bord a péri, à l'exception du second dont le nom est George Kadger. Il a beaucoup souffert du froid et est blessé à la tête. Il refuse de donner aucune information sur la perte de son navire à moins qu'on ne lui compte d'abord une sorte somme. On ne connaît encore ni le nom du bâtiment ni celui du capitaine.

Les autorités de Terre-Neuve ont pris l'affaire en mains et l'on espère qu'elle sera tirée au clair dans quelques jours. Le steamer *Curlew* transportera Kadger à Saint-Jean."

CHOSSES ET AUTRES

— Le 17 décembre 1792 vit l'ouverture du 1er Parlement du Bas-Canada.

— Le 17 décembre 1842 arrivèrent au Canada les Sœurs du Sacré-Cœur, venant de France.

— Le 18 décembre eut l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis en 1867.

— Sa Sainteté Léon XIII vient de lancer une encyclique exhortant les évêques à inciter leurs fidèles à travailler et à contribuer par leurs prières et par les moyens en leur pouvoir, aux missions apostoliques.

— M. Victor Geoffron, marchand de Fall River (Mass.), a été élu échevin de cette ville par une forte majorité. Nos félicitations à M. Geoffron. Ce monsieur est frère de l'hon. M. F. Geoffron et de M. A. Geoffron, avocat de Montréal.

— Les troupes chiliennes s'avancent vers Lima, capitale du Pérou; elles ont pris terre à Arica. Les péruviens sont décidés de faire une résistance extrême; ils défendent pied par pied l'approche de la ville.

— Un grand nombre de religieux expulsés de France sont arrivés à Montréal, et on en attend d'autres dans quelques jours. Ils sont logés dans les différentes communautés de la ville en attendant que leur installation soit préparée sur un terrain de 800 acres que les Sulpiciens mettent à leur disposition, à Oka. Ils se livreront à l'agriculture.

— D'après le correspondant parisien du *Standard*, Louise Michel a déclaré que Rochefort était un traître qui devait être expulsé du cercle du communisme.

— Lorsqu'un Chinois se présente pour l'enrôlement dans l'armée régulière, on lui arrache une dent, afin de voir s'il est brave.

— Le pont de glace est très solide en face des Trois-Rivières; nombre de voitures l'ont traversé le 11 courant.

— On voit le progrès que fait l'agriculture parmi les Indiens des Etats-Unis par l'étendue de terre qu'ils ont cultivée l'année dernière, et qui se chiffre par 422,738 acres.

— Le baron Charles de Rothschild, de Francfort, a acheté dernièrement une coupe en vermeil, œuvre merveilleuse de Jamnitzer, au prix de 750,000 frs. C'est la plus grosse acquisition moderne que nous connaissons.

— Un aubergiste de Québec, qui a suivi assiduellement les exercices de la retraite, a fermé son auberge, annonce le *Nouveliste*, et a résolu de chercher un autre négoce pour pourvoir à sa subsistance.

— La nomination pour l'élection d'un député au parlement local dans le comté de Berthier, aura lieu le 24 courant, et la votation le 31. M. Robillard sera de nouveau le candidat conservateur.

— MM. J.-B. Rolland et fils, libraires à Montréal, ont eu l'heureuse idée de publier, à l'occasion du renouvellement de l'année, une nouvelle édition des "Souvenirs de Bonne Année," par Saint François de Sales.

— Le secrétaire du Trésor des Etats-Unis a ordonné la restitution des droits de douane indûment perçus sur les costumes de théâtre de Sarah Bernhardt. La grande actrice a donc été remboursée des \$1,560 qu'on avait exigés d'elle, pour ses costumes, à la douane de New-York.

— Le gouvernement français a décidé de proposer à la Chambre des députés de vendre les joyaux de la couronne qui ne possèdent aucune valeur historique. On estime que la vente produirait la somme de 5,000,000 de francs, qui seraient consacrés à l'extension et à l'embellissement des musées nationaux.

— M. Ward, député républicain de la Pensylvanie, demande au Congrès américain qu'il soit alloué un crédit de \$100,000 pour élever une statue à Lafayette, sur le champ de bataille de Brandywine, où le général français a été blessé.